

— On lit dans la Constitution, journal de l'Yonne :

« Nous avons vu passer, il y a quelques jours, à Auxerre, et séjourner sur l'esplanade de l'Arquebuse, à la porte du Temple, un certain nombre de ces formidables engins de guerre qui ont joué un si grand rôle dans la guerre d'Italie, et surtout à Solferino, où les réserves autrichiennes étaient entamées sans pouvoir prendre part au combat. Nous voulons parler des canons rayés, qui portent la mort dans les rangs ennemis à des distances vraiment incroyables, et dont les coups portent avec une si terrible précision.

« Nous croyons satisfaire la légitime curiosité de nos lecteurs en leur donnant de ces redoutables instruments de destruction une description que nulle part ils n'ont rencontrée.

« Ces canons sont en bronze, beaucoup plus petit que les autres, et du calibre quatre. Ils sont rayés à six rayures inclinées et très-fortement marquées. Ils ont, pour recevoir la charge de poudre, une chambre étroite, ainsi qu'il en existe dans la carabine de Delvigne, et ainsi qu'en portent dans l'artillerie même les anciens obusiers. Le projectile vient s'appuyer sur le rebord de la chambre. Il est en fer creux, de forme cylindro-sphérique, à peu près semblable à celle de la balle d'infanterie, et il a un évidemment comme cette dernière.

« La balle cylindrique du boulet est taradée en six endroits et des boulons d'étain ont été introduits dans les parties taradées. Ce sont des boulons qui viennent se forcer dans les rainures par la force d'expansion des gaz et donnent au boulet la justesse de la balle de la carabine.

« Le projectile est quelquefois rempli de balles, et on le fait éclater à la distance voulue. Dans ce but, l'étopille qui est en communication, à l'intérieur du projectile, avec les matières fulminantes, porte à l'extérieur diverses indications. On coupe l'étopille en se conformant à ces marques, selon que l'on désire faire éclater le boulet et lancer la mitraille à 400, 600 mètres et plus. Le refouleur est creusé à sa base de façon à emboîter la tête du projectile comme la baguette des carabines. Le tir paraît être très-juste jusqu'à 2,600 mètres; la portée totale est de 4,500 mètres.

« Ces canons sont légers et faciles à manier. En Italie, on les voyait sans cesse à tous les points de l'horizon. A Montebello, on les a vus hissés sur une hauteur qui eût été naguère inaccessible à l'artillerie, d'où ils foudroyaient l'ennemi à une distance énorme. Le progrès marche vite. On parle déjà d'expérience qui donnent une portée de 6 à 7,000 mètres.

« Il paraît que les fameux canons anglais Armstrong ne sont autres que des canons rayés se chargeant par la culasse. »

— On lit dans le Nouvelliste vaudois du 1^{er} septembre :

« Dans la nuit de lundi passé, un vol avec effraction a été commis dans la maison de M. Zeller, au Balgrist. Une partie de la soie volée était déjà portée hors de la maison. Mais il se fit du bruit, des habitants de la maison accoururent, et ayant arrêté le voleur, ils lui donnèrent tant de coups, qu'il resta comme mort sur la place. Les acteurs de cette scène, effrayés de ce résultat involontaire, firent chercher un médecin, qui déclara qu'il n'y avait plus rien à faire. Le cadavre fut porté dans une grange, mais le lendemain matin, à l'arrivée de la police, le mort avait pris la fuite. La veille, on lui avait pris son acte d'origine, qu'il portait sur lui, de sorte que l'on espère le rattraper bientôt. Il est du canton de Berne. »

— Un garde forestier saxon, nommé Gastelli, arrivé à l'âge de 82 ans, et ne voulant pas emporter dans la tombe un secret aussi important, vient d'adresser au Journal de Leipzig les moyens qu'il a mis en pratique depuis cinquante ans, et par lesquels il affirme avoir sauvé plusieurs hommes et un grand nombre de bestiaux de l'horrible mort causée par l'hydrophobie. Il conseille de prendre, immédiatement après la morsure, du vinaigre chaud et de l'eau tiède, de bien laver la blessure, de la laisser sécher, puis de verser sur la plaie quelques gouttes d'acide hydrochlorique, les acides minéraux détruisant le venin de la salive; il assure que le danger se trouve ainsi immédiatement et pour toujours neutralisé.

— L'empereur de Maroc, Muley-A'bd-er-Rahmann, qui vient de mourir tout récemment, était né vers 1778. Paisible possesseur du trône de ses aïeux, A'bd-er-Rahmann s'est constamment appliqué à se faire aimer plutôt qu'à se faire craindre. Musulman zélé, mais beaucoup moins fanatique que ne le sont ordinairement les schérifs, il ne haïssait point les chrétiens, il ne persécuta ni n'opprima durement les juifs. Son esprit n'était pas sans culture, et sa conversation était, au dire des voyageurs qui l'ont approché, très variée et très intéressante.

— L'Arkansas shield, reproduit par le New-York Herald, donne le récit d'un combat à outrance entre un homme et deux femmes d'une part et une panthère de l'autre. Le combat a eu lieu à Bever Bayon, comté de Philippe, Etat d'Arkansas, le 10 août dernier. M. Grimes, dit le Shield, était sorti de chez lui pour aller chercher du bois à la forêt voisine; il laissait chez lui un enfant malade, sa femme et sa belle-mère. Une forte panthère, attirée, pense-t-on, par les cris de l'enfant, s'approcha sur la neige épaisse qui alors couvrait la terre, jusqu'à la porte de la maison. Un bruit qui imitait celui de l'enfant appela heureusement vers la porte les regards de madame Grimes, au moment où le museau de la panthère paraissait sur le seuil. Se précipitant sur la porte et la fermant sur l'animal fut pour madame Grimes l'affaire d'un instant.

Les cris des dames rappelèrent M. Grimes, qui crut que l'enfant se trouvait plus mal, et se doutait peu de la présence du terrible ennemi qui assiégeait son logis. Jugez de la surprise qu'il éprouva en voyant une énorme panthère tranquillement assise devant sa porte. Il avança cependant, essayant d'atteindre son fusil, que madame Grimes lui tendait par une porte de derrière. La panthère s'était mise à ramper, à suivre tous ses mouvements, et, au moment où il mettait la main sur le fusil, elle lui sauta à la gorge. M. Grimes, avec une grande présence d'esprit, saisit le cou du monstre; mais la panthère lui avait pris le bras gauche. La lutte fut longue et terrible. Enfin M. Grimes parvint à terrasser la panthère en la tenant toujours par le cou et à dégager son bras gauche, que la bête féroce à demi étouffée n'avait pu dévorer.

Les deux combattants se relevèrent, M. Grimes tenant toujours le cou de l'animal et les deux pattes de devant embarrassées par son bras gauche. Mais il n'était pas encore victorieux et il aurait succombé à l'épuisement si les dames n'étaient pas venues à son secours avec des pinces et un ringard. Un coup de pinces donna dans la gueule de la panthère tout ouverte lui brisa quelques dents, et madame Grimes et sa mère frappèrent tant et si bien qu'enfin la panthère cessa de vivre. M. Grimes croit, du reste, qu'il l'a étranglée. Cette panthère avait huit pieds et demi de long du bout du museau au bout de la queue. Sa peau est suspendue comme un trophée dans la maison de M. Grimes.

— Le plus vaste incendie qui, depuis quelques années, ait éclaté à Londres dans la Cité, ce grand centre commercial où le feu est tant à redouter, a étendu ses ravages sur deux maisons samedi matin, de huit heures à midi, entraînant une perte considérable de matériel. C'est dans Joy-lane, Paternoster-row que le sinistre a eu lieu, dans les maisons numérotées 3 et 4, hautes de cinq étages. Le rez-de-chaussée était occupé par Literary Coffee et par une salle de lecture. Au premier étage, il y avait un magasin de nouveautés et dentelles, au troisième et au quatrième étage, les ateliers d'un imprimeur. Malgré la promptitude des secours, les flammes n'ont été arrêtées qu'après plus de quatre heures d'efforts considérables.

Quand on fut maître du feu, bibliothèques, dentelles, nouveautés, caractères d'imprimerie, copie et épreuves, brochures, volumes, presses, etc., étaient devenus la proie des flammes. Ce qui avait échappé au feu avait été mis hors de service par l'eau. Une enquête a été aussitôt ouverte, mais elle n'a encore pu faire connaître à quelle cause le sinistre doit être attribué. Un grand nombre d'ouvriers se trouvent sans ouvrage par suite de cet incendie. Une souscription a été ouverte pour subvenir à leurs premiers besoins.

— On écrit de New-York :

Au Canada se trouvent en présence, depuis un siècle, les haines de race et de religion. La politique, l'éducation, les questions industrielles, les rivalités de clocher, tout s'imprégnent de cette amitié héréditaire du protestantisme contre le papisme, de l'orangisme contre la vieille colonie gauleoise; le moindre incident réveille des colères assoupies, ranime des discussions épuisées, ouvre un nouveau champ aux polémiques les plus ardentes. Vous pourriez juger dès lors de l'émotion qu'a produite le fait que je vais vous raconter, et que j'ai impartialement dégagé de toutes les circonstances irritantes et de toutes les interprétations passionnées dont se sont plu à l'entourer les deux races et religions rivales.

A Montréal vivait depuis quelques années un Anglais riche, d'une éducation distinguée, d'une haute position sociale, et occupant un siège dans le gouvernement provincial du Canada. Il avait une fille unique, d'une remarquable beauté et d'une intelligence peu ordinaire. Ayant résolu de consacrer la plus grande partie de sa fortune à la dote d'une instruction brillante et complète, il l'avait envoyée dans une des premières maisons d'éducation de France.

La jeune fille revint à Montréal au mois d'octobre dernier, et vécut tranquille et heureuse dans la maison paternelle; puis elle disparut de la façon la plus mystérieuse, dans les premiers jours du mois de juin. Les parents, au désespoir, se livrèrent immédiatement à des recherches qui n'eurent d'abord aucun résultat; mais le père finit par se rappeler que sa fille avait, en plusieurs circonstances, fait un éloge passionné des douceurs de la vie monastique, et, rattachant ces souvenirs à quelques soupçons d'influence exercée sur elle pendant son séjour en France, il acquit la conviction qu'elle devait être dans le couvent des religieuses de Montréal.

Il fit part de ses alarmes à Mgr. de Charbonnel, évêque de Montréal. Le prélat compatit au chagrin du pauvre père, et le conduisit aussitôt au couvent; mais, après des recherches minutieuses dans les parloirs, les réfectoires et les cellules, on ne trouva pas la jeune anglaise. On a su plus tard qu'elle avait été cachée dans un placard par une sœur, et qu'immédiatement après la visite on l'avait fait partir de Montréal.

L'Anglais poursuivit ses recherches à Kingston, Bytown, Toronto. Dans cette dernière

ville il apprit que sa fille était malade, qu'elle n'exprimait d'autre désir que celui de retourner dans sa famille, et qu'elle venait d'être emmenée à Toledo ou à Détroit, dans l'Etat de New-York.

A Détroit, quelques personnes l'avertirent qu'une dame devait quitter le couvent pour se rendre dans l'Est. Il passa trois jours à la gare du chemin de fer, et ne découvrit rien. Enfin, il acquit la certitude que sa fille était enfermée dans un couvent de Toledo. Afin de ne plus être contrecarré dans ses recherches, il eut recours à un stratagème. Comme il parle couramment la langue française, il se fit passer près de la mère abbesse pour un touriste français, chargé de prendre des notes détaillées sur les couvents des États-Unis, leur fondation, leur organisation et leur histoire. Il sut si bien tromper et captiver la digne femme, qu'elle le conduisit complaisamment de la cave aux greniers, dans les dortoirs et les cellules. Ils avaient à peu près parcouru tout le couvent, lorsque par une porte entre-bâillée, le prétendu touriste aperçut sa fille, malade et étendue sur un lit. Se précipitant sur elle, l'enleva dans ses bras, culbuta la supérieure, gagna la porte, puis la rue, où attendait une voiture préparée par un ami, fut pour l'Anglais l'affaire de quelques secondes. L'attelage partit au galop et conduisit le père et la fille à la station du chemin de fer. Quelques heures plus tard, ils étaient revenus à Montréal.

Pour rétablir sa santé profondément altérée, la jeune Anglaise vient de se rendre aux eaux de Saragota. Elle soutient que personne ne l'a influencée pour lui faire quitter sa famille, et elle disculpe pleinement l'évêque de Montréal de toute connivence avec les religieuses qui l'ont si bien dérobée aux regards paternels. Elle se plaint seulement avec amertume que des ecclésiastiques auxquels elle avait confiance aient retenu plusieurs lettres adressées par elle à sa famille, et elle témoigne aujourd'hui la plus vive aversion pour la vie cloîtrée.

On n'écrit de Saragota qu'elle a été la lionne de deux derniers bals, pendant qu'à son sujet la presse canadienne vomit un torrent d'injures. Son pauvre père a tant souffert qu'il ne croit pas encore à son bonheur.

KERMESSES.

Dimanche 25 septembre.

Annages, Capinghem, Carnin, Erquinghem-le-Sec, Forest, Halluin, Méricq, Mouvaux, Noyelles, Pont-à-Marq, Wambrechies.

THÉÂTRE DES AMATEURS

Dimanche 25 septembre, spectacle à 6 h. 1/4

1. STELLA, drame en 5 actes et 6 tableaux.

2. PAS DE DANSE.

— Lundi 26, à 6 heures 3/4 :

1. MICHEL L'ESCLAVE, drame en 5 actes.

2. MARJOLAINE, comédie-vaudeville en 1 acte.

Pour tous les articles non signés, J. Reboux.

Teneur de livres.

Une personne mariée, au courant de la comptabilité, pouvant disposer d'une grande partie de son temps, désire trouver une ou plusieurs maisons pour tenir les livres.

Réponse au bureau de ce journal, sous les initiales H. E. (1639 n)

H. SCOTET fils

accordeur de pianos, donne des leçons de solfège et de piano. Roubaix, rue de la Tuilerie, 11. (1640)

CHEMIN DE FER DU NORD — SEPTEMBRE 1859

Table of train schedules for the Chemin de Fer du Nord in September 1859. It includes routes between Lille, Roubaix, Paris, Calais, Dunkerque, Brussels, and Ostende, with departure and arrival times for various train services.